

On demande au bureau de ce journal, No. 1, Côte de la Place d'Armes, des garçons pour porter les journaux.—Aussi, à l'imprimerie, 319 Rue St. Antoine, un garçon accoutumé aux presses Gordon.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 21 SEPTEMBRE, 1871.

CHOSSES ET AUTRES.

LE PARC.

Enfin! ce fameux parc dont on parle depuis si longtemps, il va se faire. Il est vrai que si on met autant de temps à le faire qu'on en a mis à le voter, la génération actuelle n'en jouira pas beaucoup, mais enfin le grand pas est fait. Et ce qui peut nous faire espérer d'en contempler la beauté avant de mourir c'est que le grand manitou du Conseil l'a pris sous sa protection. Chose singulière! nous devons le parc à ceux qui l'avaient combattu jusqu'à ce jour et ceux qui avaient été ses plus chauds partisans auront paru l'abandonner à la fin.

C'est-à-dire que plus tard, lorsque le parc sera probablement le plus bel ornement de Montréal, son principal objet d'attraction pour les étrangers, on s'entendra encore répéter cette éternelle et diabolique chanson: *c'est à des Anglais qu'on doit cela.* "Nos constituants n'en veulent pas," disent certains conseillers. Ont-ils pris les moyens d'éclaircir l'opinion publique sur cette question? Ont-ils cherché à démontrer à la population que les dépenses à encourir pour l'exécution de cette grande entreprise ne seraient rien en comparaison des immenses bénéfices qui en résulteraient pour la ville? Nous connaissons les objections qu'on fait; ce sont toujours les mêmes, qu'il s'agisse de grandes ou de petites affaires, d'affaires publiques ou privées. "Ça coûte trop cher!" Aussi les Canadiens-Français sont toujours en arrière et à la fin ils paient autant que les autres, mais ils ont moins d'argent. Ce qui m'étonne, c'est que plusieurs de ceux qui avaient voté pour l'augmentation des salaires ont voté contre le parc. C'est deux fois mal. Je comprendrais mieux qu'on eût voté contre l'augmentation des salaires et pour le parc. Dans un cas, c'était donner pour rien, dans l'autre cas, c'est donner deux pour avoir quatre. Mais enfin les opinions sont libres et méritent toujours d'être respectées: lors même qu'elles nous impatientent. N'en parlons plus.

LE MESSAGEUR DE SOREL ET LE COURRIER DE RIMOUSKI.

Il est bien vrai qu'on ne connaît plus ses amis. M. Brousseau, propriétaire-rédacteur du *Messageur de Sorel* se fâche parce que nous lui faisons des compliments en badinant. Je croyais pourtant qu'il valait mieux dire ces choses-là, le sourire sur les lèvres que les larmes dans les yeux, surtout quand on s'adresse à un joyeux garçon comme notre confrère de Sorel. Car enfin, tous ceux qui l'ont connu savent que le meilleur moyen de lui faire plaisir autrefois, était de badiner et même d'essayer de rire aussi fort que lui. Il est vrai que les hommes changent vite; il peut se faire que notre ami se fasse sérieux en vieillissant. Il fallait le dire alors; au lieu de chaater sur son berceau nous aurions fait entendre les plaintes de Jérémie; mais nous gardions cela pour une autre occasion.

J'avouerai que nous avons eu tort de tant tarder à présenter nos hommages au nouveau-né, mais les naissances et les décès, dans le journalisme de Sorel, sont si fréquents que nous n'avons pas toujours le temps de les enregistrer. Rien d'étonnant que nous préférions attendre quelque temps afin de n'être pas obligés de passer trop rapidement de la joie à la douleur. Aussitôt que nous avons reconnu chez l'enfant qui venait de naître toutes les apparences d'une bonne constitution, nous nous sommes hâtés de l'annoncer au public et de lui faire part de nos remarques dans les termes suivants: *Beau et bien fait, bon pied, bon œil et la langue bien pendue, tout ce qu'il faut pour faire bonne figure dans le monde.*

Bien plus, pour donner l'idée des glorieuses destinées de notre confrère et de la mission qu'il pourrait accomplir dans le comté de Richelieu et la ville de Sorel, nous le comparions à Moïse. Nous n'avons pas voulu donner trop ouvertement la raison de ce rapprochement afin de ne pas froisser la modestie de notre confrère et de ne pas encourir le déplaisir de M. Barthe, que nous comparions à Pharaon, mais il était facile de voir notre pensée. Eh bien! franchement, pouvait-on faire mieux? Il me semble pourtant que si nous avons péché en quelque chose, c'est bien par excès plutôt que par absence d'éloge. Je voyais encore, ces jours-ci, un tableau représentant Moïse dans sa corbeille, au moment où la fille de Pharaon, frappée de sa beauté, le recueille. Il était bien beau le petit

Moïse! vraiment, si c'était à recommencer, je ne sais pas si je ferais la même comparaison.

Qu'ai-je donc oublié de dire? Que M. Brousseau a de l'esprit? mais c'est si connu que c'était peine perdue, et il devrait nous remercier de lui avoir fourni l'occasion de montrer qu'il en a. Aussi plus j'y pense, plus je trouve que M. Brousseau a le caractère vague, un peu grincheux.

Pourvu que le *Courrier de Rimouski* n'aille pas se fâcher lui aussi. Le fait est que j'aurais peut-être dû, moi surtout, accueillir moins légèrement, un journal rédigé par notre ancien ami et collaborateur, M. Letendre, dont nous estimons le talent. Nous désirons trop l'instruction et le progrès de la population canadienne pour ne pas désirer le succès de tous ceux qui ont le courage et le patriotisme de fonder des journaux. Nous pouvons dire, même, sans vantardise, que nous aurons contribué au progrès du journalisme canadien en faisant lire beaucoup de personnes qui ne lisaient pas auparavant. Et si nous avions un conseil à donner à nos lecteurs, ce serait de recevoir trois ou quatre journaux, et d'encourager en particulier ceux qui sont publiés dans leurs localités respectives.

TRISTE NOUVELLE.

Le *Pays* nous apprend que la maladie sévit sur les femmes de terre à Trois-Rivières. Cette nouvelle fait sensation, en révélant l'existence dans cette ville, d'une espèce de femmes inconnue jusqu'à ce jour. Il est vrai que nous n'avons vu les femmes de Trois-Rivières qu'en passant, mais elles nous ont paru faites comme ailleurs, de chair et d'os, (sans calembourg.) Si elles sont faites de terre, il faut avouer que la terre était bonne, car elles ont bonne mine. M. Gérin du *Constitutionnel* va sans doute se hâter de nous donner des explications sur cette émouvante question; c'est un sujet qu'il a dû étudier. M. McLeod pourra lui-même, sans doute, dans les loisirs que lui laissent le programme et le chemin du Nord, nous donner des renseignements. Il est plus en état que tout autre de nous dire si la découverte de cette nouvelle espèce est conforme au récit de la Génèse qui nous a fait croire jusqu'à aujourd'hui que nous n'étions que poussière. Cette dernière pensée nous est inspirée par un collaborateur dont l'esprit curieux est surexcité par cette nouvelle, et qui avant de partir pour Paris, voudrait avoir tous les renseignements les plus précis sur nos productions nationales.

PIERRE LUCIEN.

Le célèbre Pierre Lucien Malo a encore été volé.

On sait que M. Malo habite sur la rue St. Louis une maison qui n'indique pas l'opulence de son possesseur. C'est là qu'après une vie agitée, cet antique citoyen coule des jours paisibles, ne songeant plus que par habitude à ses intérêts. Victime plusieurs fois déjà de l'ingratitude de quelques uns de ses compatriotes qui passent la dernière moitié de leur vie à lui arracher ce qu'ils lui ont si généreusement payé pendant la première moitié, il vit dans la solitude et le mépris, on pourrait dire même, la crainte des hommes de son temps.

Qui a vu une fois Pierre Lucien, n'oublie jamais cette figure abrupte et pittoresque, comme le Cap des tempêtes, sauvage et grandiose comme le Pic Eternité sur les bords du Saguenay, terne et chiffonnée comme les billets vieillis de ses mauvais débiteurs. C'est bien son malheur qu'il soit si facile à reconnaître; les voleurs en abusent. On dirait vraiment que le bien de Pierre Lucien est leur bien tant ils mettent de sans gêne à le prendre. Ils font comme ces joyeux compagnons qui vont sans cérémonie dans la commode de leurs amis chercher cravate, chemise ou pantalon.

Il y a de cela huit jours. C'était la nuit, à l'heure des mystères et des crimes. Pierre Lucien dormait profondément, aux rayons de la lune qui venait à travers la fenêtre caresser sa candide et innocente figure. Il rêvait sans doute, il rêvait or et argent, à ses anciennes amours peut-être. On n'en sait rien, mais voici ce qu'on sait. A cette heure de calme et de repos pour les justes, deux hommes, deux monstres sans doute, s'introduisaient dans la maison de Pierre Lucien et passaient la nuit dans la cave à boire quelques restes de bière perdus au fond d'une cruche de 1837. Mais ce n'était pas pour si peu qu'ils étaient venus là.

Le matin, au moment où l'aurore "avec ses doigts de rose," entr'ouvrait les portes de l'orient et les paupières dorées de Pierre Lucien, ces deux hommes, dont la figure était masquée, pénétraient dans sa chambre à coucher et lui sautaient à la gorge, et tirant de grands poignards, ils le sommaient de leur dire où était son argent. Pierre Lucien, qui pousse le désintéressement rare dans notre siècle, de préférer la vie à l'argent, ne se le fit pas dire deux fois; il indiqua, d'une voix étouffée, l'endroit désiré. Les voleurs y trouvèrent \$2,000. C'était peu de chose en comparaison de ce que possède leur victime, mais c'était tout ce qu'il y avait dans la maison; et ils n'osèrent pas lui demander un chèque sur la Banque.

Mais ce n'est pas tout, ils lui firent jurer, en lui appliquant la pointe de leurs poignards sur la poitrine, de ne faire aucun pas, aucune démarche pour les faire arrêter, et le laissèrent ainsi pétrifié de terreur et complètement dégoûté du monde.

On dit que cette dernière affaire a achevé de ruiner sa confiance dans le public et qu'on pourrait bien apprendre, ces jours-ci, qu'après s'être dépouillé de tous ses biens en faveur de ses anciens débiteurs, Pierre Lucien est entré chez les Trappistes. Toujours est-il que rien au monde ne peut lui arracher un seul mot capable de mettre la police sur les pistes des voleurs. Pierre Lucien, fidèle à son serment, refuse de parler, il a toujours présent à l'esprit ces paroles terribles que les brigands lui jetaient dans les oreilles en partant: "Si tu dis un mot, maintenant, tu es un homme mort." L. O. D.

INDUSTRIE

M. F. A. Toupin possède sur la rivière St. François un chantier considérable qui donne du travail à un grand nombre d'hommes. M. Toupin construit de huit à dix vaisseaux par année. Il a élevé dans le même endroit des moulins de valeur, où une grande quantité de bois est tous les jours convertie en planches, bardeaux, lattes etc. M. Toupin est un homme entreprenant et libéral. C'est lui qui a ouvert les mines de fer de la rivière St. François, et les a fait connaître des gens d'affaires.

LE CHEMIN DE FER DE SOREL ET DRUMMOND-VILLE.

M. Mousseau, qui devait faire le compte-rendu de sa visite aux moulins et au pont de M. Sénécal, se trouvant absent, nous publions celui que M. Dansereau a fait paraître dans la *Minerve*. On ne pouvait faire mieux, d'ailleurs; inutile de dire que nous prenons, avec plaisir, la responsabilité de tous les éloges adressés à l'esprit d'entreprise de M. Sénécal:

"Il est huit heures du matin; le *Castor*, qui fait un voyage spécial à notre intention, flotte impatient à ses amarres. Bientôt les provisions de voyage sont embarquées; tous les excursionnistes sont au poste; le sifflet retentit et nous voilà en route pour Yamaska.

"Nul trajet n'est plus accidenté. Le pittoresque chenal du Moine, les nombreuses îles de la Baie, la charmante rivière Yamaska, nous offrent tour à tour les points de vue les plus variés et le plaisir de la route nous fait oublier le désir impresse de contempler les travaux dont le public s'est déjà activement occupé: le chemin à lisses de bois. Enfin, nous voyons se dessiner de loin les majestueuses proportions d'un pont. A mesure que nous approchons, nous pouvons en admirer l'ouvrage. C'est le pont du nouveau chemin. Il traverse l'Yamaska en face du village. Sa longueur est d'à peu près quatre arpents. Il est tout à la fois tubulaire et ouvert. Les lisses passent sur le sommet et les voitures et les piétons ont une voie en-dessous. Il est appuyé sur six immenses piliers de pierre. On a réussi, par une combinaison des meilleurs systèmes fournis par la science, à trouver le dernier mot de la solidité et l'aspect seul de sa forte membrure nous fournit une assurance que les connaissances pratiques ne font que corroborer. La dernière arcade se compose d'un pont tournant pour le passage des bateaux. L'ensemble de cet ouvrage est admirable: Rien n'y a été épargné et l'on a dû y faire entrer des millions de pieds de bois.

"A la tête du pont se trouve un moulin à scie, que M. Sénécal a fait construire expressément pour la construction de son chemin. On voit qu'une intelligence supérieure a présidé à l'organisation. Tout le mécanisme est calculé sur les besoins de l'entreprise. Ainsi, un système combiné de scies prépare une traverse dans une seule opération, de manière à ce que toutes soient exactement de la même épaisseur, reçoivent les mortaises à la même profondeur, lesquelles sont de même dimensions et de même distance.

"Il n'y a pas un seul clou dans tout le chemin. Il y a un bon terrassement fait avec soin et calculé sans doute pour recevoir plus tard des lisses de fer, car il est extrêmement fini. Sur le sol sont placés les traverses qui portent une mortoise à chaque extrémité. Les lisses sont jetées dans ces ouvertures. Deux coins les y fixent avec sûreté, et voilà le chemin fait. Les lisses sont en érable. C'est un morceau de bois brut de quatorze pieds de longueur, quatre pouces de largeur et sept d'épaisseur. La jauge du chemin est de 4 pieds 8 1/2 pouces.

"Une locomotive est déjà rendue sur cette partie de la ligne, et nous pouvons faire une excursion de 15 à 20 miles. Il n'y a naturellement que l'expérience qui puisse confirmer le mérite des choses nouvelles; mais nous pouvons dire que ce système de lisses en bois nous a paru fonctionner admirablement. Nous avons parcouru quelques milles à raison de 30 milles à l'heure, et nous n'avons pas le moindre doute que les convois sur un chemin de ce genre peuvent adopter, pour le service des passagers, un temps régulier de 22 et même 25 milles à l'heure. Le roulage y est bien plus doux que sur des charrières en fer, il n'y a presque point de secousses et que peu de bruit.

"Le chemin à lisses en bois de Sorel à Drummondville est un succès, pour lequel nous devons féliciter et la Compagnie, qui en a conçu le projet, et M. Sénécal, qui pousse les travaux avec tant d'énergie.

"M. Sénécal emploie depuis plus d'un an à peu près 2,500 hommes par jour. Tout est disposé avec ordre, et l'on voit qu'il a fallu un esprit organisateur pour veiller si bien à la disposition de tous les détails.

"Les travaux ont été commencés simultanément sur deux sections de la ligne. L'une part d'Yamachiche et se termine à St. Guillaume, à peu près 20 milles; l'autre part de l'Avenir et sera bientôt à St. Guillaume. Dans un mois, il y aura 50 milles complètement terminés. La ligne traversera probablement le Grand-Tronc et ira au chemin de fer de Massawpi, en sorte qu'elle deviendra une artère principale d'importance.

"Le contrat du chemin est donné pour \$5,000 par mille. A ce prix M. Sénécal est obligé d'ériger en sus neuf dépôts de passagers, un dépôt pour les chars et une boutique pour les réparations. Le pont seul a coûté \$35,000. M. Sénécal aura